

**André
Markowicz**

Le soleil d'Alexandre

LE CERCLE DE POUCHKINE

1802-1841

poésie

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après avoir traduit *Eugène Onéguine*, le chef-d'œuvre d'Alexandre Pouchkine (1799-1837), André Markowicz a entrepris de rassembler autour de la figure de celui qui reste le plus grand poète russe les poèmes écrits et souvent échangés par ses amis. Bon nombre d'entre eux, emprisonnés et exilés, peu à peu conduits à la mort – comme Pouchkine lui-même – après le complot des décembristes (14 décembre 1825) contre le tsar Nicolas I^{er}, ont résisté à la tyrannie par la poésie.

Ce volume n'est pas seulement le roman vrai d'une génération, mais une manière nouvelle de faire émerger le continent perdu du romantisme russe. Si différent du romantisme français, il se caractérise précisément par cette lutte du poète contre le pouvoir, lutte qui a commencé de faire luire en Russie ce qu'au XX^e siècle le poète Ossip Mandelstam (qui devait lui-même mourir en déportation) appela le "Soleil d'Alexandre".

A de très rares exceptions près, les œuvres de ces poètes sont jusqu'ici restées inconnues et n'ont jamais été traduites en français.

ANDRÉ MARKOWICZ

Traducteur passionné, André Markowicz a notamment traduit pour la collection "Babel" d'Actes Sud l'intégralité de l'œuvre romanesque de Dostoïevski, mais aussi le théâtre complet de Gogol et celui de Tchekhov (en collaboration avec Françoise Morvan). Son travail a renouvelé la connaissance de nombreuses œuvres de la littérature russe.

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00633-4

ANDRÉ MARKOWICZ

LE SOLEIL
D'ALEXANDRE

LE CERCLE DE POUCHKINE
1802-1841

Poésie lyrique du romantisme russe,
choix, traduction, iconographie et présentation
d'André Markowicz

ACTES SUD

AVANT-PROPOS

*Le poète est partout persécuté,
Mais en Russie, son destin est le pire :
Ryléïev était né pour la beauté,
Mais le jeune homme aimait la liberté...
La potence a brisé sa vie martyr.*

*Il n'est pas seul : d'autres qui l'ont suivi,
Envoûtés par un songe magnifique,
Furent fauchés en cette année tragique...
Esprit brûlant, cœur débordant de vie,
Leurs élans étaient libres, pleins d'audace...
Eh quoi ? c'est le cachot qui les châtie,
Ou c'est l'exil à mort parmi les glaces...*

*Ou bien la maladie ronge les yeux
Du voyant qui n'est plus qu'une ombre pâle ;
Ou l'amant méprisable envoie sa balle
Trouer un front qu'avaient marqué les dieux ;*

*Ou la canaille sourde et sanguinaire
S'embrase et déchiquette un autre élu
Dont l'envol éclatant, s'il avait pu,
Eût inondé sa patrie de lumière.*

28 octobre 1845

L'auteur de ce poème est un homme de quarante-huit ans, aveugle et tuberculeux, placé en résidence surveillée dans un village de Sibérie orientale après dix ans de forteresse à l'isolement. C'est le décembriste Wilhelm Küchelbecker, l'ami de Lycée de Pouchkine. Il lui reste un an à vivre. Ce poème pourrait être celui d'une génération. Kondraty Ryléïev, le

chef des décembristes de Pétersbourg, a été pendu en 1826, il avait trente ans – Alexandre Pouchkine (l’allusion à son duel est transparente) a été tué à l’âge de trente-six ans. Alexandre Griboïédov, en janvier 1829, nommé ambassadeur de Russie à Téhéran pour être le plus loin possible de Pétersbourg, avait été massacré par les fanatiques chiïtes qui avaient pris l’ambassade d’assaut – on ne devait reconnaître son cadavre qu’au fait qu’il avait une main difforme (conséquence d’un duel, lui aussi). Des poètes qu’on retrouvera dans ce livre, seuls quatre ont atteint la vieillesse, Nikolai Karamzine, Vassili Joukovski, Piotr Viazemski et Fiodor Tiouttchev – Gavriil Batenkov, lui, s’il est mort à soixante-dix ans, en aura passé vingt enfermé dans un isolement tel qu’il a failli devenir fou. Les autres sont morts avant d’avoir atteint la cinquantaine, et, pour la plupart, de mort violente ou d’une maladie provoquée par la violence du régime sous lequel ils vivaient.

En traduisant les poèmes de ce livre, j’ai voulu évoquer la génération brisée par le 14 décembre 1825. Ce jour-là, jour de la prestation de serment au nouveau tsar Nicolas I^{er}, quelque deux cents jeunes aristocrates, pour la plupart officiers des guerres napoléoniennes, indignés par le servage et l’absolutisme, tentent d’imposer par la force une constitution. Mal préparé, mal dirigé, le coup d’Etat est un fiasco total – les troupes restées fidèles au tsar tirent à mitraille et la répression qui s’abat sur le pays est d’une ampleur inégalée : ce sont des centaines d’arrestations, des centaines de procès qui se tiennent pendant la première moitié de l’année 1826. Le règne de Nicolas I^{er} devient, dès lors, celui de la censure et de la police, de la délation constante – et c’est l’empereur lui-même qui veille à rendre le plus insupportable possible la vie de ses *amis du 14* comme il les appelle, en français. Une épigramme anonyme illustre le désastre de ce début de règne :

*Il est à peine intronisé
Que son action est d’importance.
Cent vingt en Sibérie partent agoniser,
Cinq sont partis à la potence.*

Certains condamnés, à l’issue de leur peine, seront envoyés au Caucase, comme soldats de ligne, ainsi Alexandre

Odoïevski : ils y mourront, au combat ou, le plus souvent, de maladie, d’épuisement. D’autres, comme Küchelbecker, mourront dans l’isolement et la misère de la Sibérie.

Pourtant, cette génération a été la première à se considérer comme telle dans l’histoire de la littérature russe : Joukovski écrit sous le regard de Viazemski et de Batiouchkov, Batiouchkov est publié par Gnéditch, Viazemski, Batiouchkov et Joukovski se réjouissent de l’apparition d’un prodige de quinze-seize ans, Pouchkine, et Pouchkine lui-même n’entre pas en littérature tout seul, mais avec deux de ses camarades du Lycée de Tsarskoïé-Sélo, qu’il considérera toujours comme des frères, Wilhelm Küchelbecker et Anton Delvig, lequel, à son tour, fait entrer dans le cercle littéraire un autre des poètes majeurs de son époque, Evguéni Baratynski. Tous ces hommes, tout au long de leur vie, se fréquentent, échangent, s’écrivent, écrivent en fonction les uns des autres, entretiennent une *conversation* destinée à devenir la base même de la culture russe.

Cette conversation est encore à découvrir chez nous. De tous les poètes traduits dans les pages qui vont suivre, on n’a pu lire en France qu’un recueil de poésies de Fiodor Tiouttchev et un autre de Mikhaïl Lermontov, publiés tous deux aux éditions de L’Age d’Homme¹. Mais qui peut lire Vassili Joukovski, Nikolaï Gnéditch, Evguéni Baratynski, pour ne pas parler d’auteurs moins brillants ou moins connus encore comme Anton Delvig, Alexandre Odoïevski ou Dmitri Vénévitinov ? Quel spectateur français d’*Oncle Vania* peut comprendre l’ironie tragique de la demande que fait le professeur Sérébriakov à sa femme Eléna : “Tu me prendras Batiouchkov dans la bibliothèque” ? Qui connaît la poésie de Konstantin Batiouchkov ? et qui connaît le poème magnifique que lui consacre Ossip Mandelstam en 1932 ? et qui fait attention à la conversation qu’entretient avec lui de nos jours encore un poète comme Guennadi Aïgui ?

1. Fiodor Tiouttchev, *Poésies*, traduites et présentées par Paul Garde, L’Age d’Homme, 1987 ; Mikhaïl Lermontov, *Ceuvres poétiques*, publiées sous la direction d’Efim Etkind, L’Age d’Homme, 1985.

En Russie, d'une façon ou d'une autre, les poètes du cercle de Pouchkine sont restés actuels. Imaginerait-on André Breton, ou Henri Michaux parler avec Vigny comme avec un contemporain ?... Alors qu'en France, depuis au moins Rimbaud, la poésie se construit sur la rupture, sur l'absence d'une mémoire collective, en Russie, depuis cette génération de poètes, depuis Pouchkine, la mémoire est, sinon le seul thème de la poésie, du moins un thème majeur. Dans un monde non humain, c'est la langue, et son expression absolue, la poésie, qui prennent en charge les valeurs fondamentales de l'humanité, c'est la poésie, qui, littéralement, permet de se sentir humain.

Je n'ai donc pas voulu faire une anthologie du romantisme russe. J'ai d'abord essayé de traduire cette conversation ininterrompue, ces échos d'un texte à l'autre, au cours des années ; d'esquisser, par les poèmes eux-mêmes, l'histoire de cette génération. Ces poèmes qui se répondaient, qui, souvent, étaient écrits ensemble, je les ai donnés selon un ordre chronologique strict¹, quitte à recréer une fiction : la plupart d'entre eux, évidemment, n'ont pas été publiés l'année de leur composition, et nombre d'entre eux sont restés inédits du vivant de leur auteur. La conversation que le lecteur est invité à suivre dans ces pages est donc, elle aussi, virtuelle ; c'est, dans le présent d'une chronologie concrète, une conversation imaginée, aléatoire et posthume. Posthume, puisqu'elle n'apparaît pour ce qu'elle est qu'à nos regards à nous ; aléatoire et imaginée aussi parce que ce livre est un livre de poèmes traduits, et traduits selon un principe particulier, inhabituel dans la tradition française, celui de présenter au lecteur non pas une preuve de l'existence d'un texte, qui ne demande qu'une transcription plus ou moins élaborée de son sens littéral, mais un équivalent – ce qui suppose une prise en compte du texte comme d'un organisme vivant, et empêche d'en distinguer le fond et la forme.

Un tel livre ne peut donc qu'être le résultat, aléatoire par définition, d'un moyen terme entre les textes que j'aurais dû y

1. Le lecteur trouvera (p. 501 à 553) une brève présentation biographique de chacun des poètes traduits, ainsi que des repères chronologiques.

placer si je n’avais pensé qu’en fonction de l’original, et ceux que, concrètement, je suis parvenu à traduire, et cet arbitrage constant entre le désir et le réel en définit le genre : voilà ce que je peux donner à lire, à un moment donné, après des années de travail, bien sûr, mais avant d’autres années de travail.

Le livre est né d’une citation d’Ossip Mandelstam qui lui a donné son titre : *Le Soleil d’Alexandre*. En décembre 1917, Mandelstam écrivait dans les strophes de “Cassandre”, avec d’autres poèmes de révolte et de combat, devant l’avènement de la dictature bolchevique et l’écroulement, qu’elle portait en germe, de l’ancien monde :

Большая, тихая Кассандра, Malade, silencieuse Cassandre,
Я больше не могу – зачем je n’en peux plus – pourquoi
Сияло солнце Александра, luisait le soleil d’Alexandre
Сто лет назад, сияло всем ? voici cent ans, luisait pour tous ?

Le soleil d’Alexandre, c’est celui d’Alexandre Pouchkine¹. De fait, en Russie, le soleil d’Alexandre luit pour tous. Ce livre s’est donc naturellement organisé autour de la voix de Pouchkine, autour de son travail, autour d’une destinée qui se déroule comme le symbole d’un monde et d’une époque.

Pouchkine a toujours été au centre de tous les débats intellectuels, de toutes les interrogations et affirmations identitaires en Russie – de son vivant et, bien plus encore, après sa mort. Pas un seul écrivain (à part Tolstoï et Tchekhov) qui ne lui ait consacré un texte – de Gogol à Dostoïevski, de Blok à Maïakovski, des futuristes les plus radicaux à Anna

1. Telle était, en tout cas, l’opinion d’Anna Akhmatova. A la lumière des premières éditions scientifiques des poèmes de Mandelstam (en particulier les *Poèmes complets*, édités à Saint-Petersbourg en 1995 dans la série “La Bibliothèque du poète”), je découvre aujourd’hui que ces vers sont des variantes, et ne sont plus publiés dans le corps même du poème définitif. Ils ont pourtant, variantes ou non, déterminé bien des années de ma vie.

Akhmatova, de Mikhaïl Boulgakov à Marina Tsvetaïéva – de Soljénitsyne à Siniavski... et quand je dis que Tolstoï et Tchekhov n'ont rien écrit sur Pouchkine, comment peut-on lire *Guerre et Paix* sans penser aux décembristes et ne pas voir dans Natacha une image de Maria Raïevskaïa (dédicataire du poème historique *Poltava* de Pouchkine après qu'elle eut décidé de rejoindre son mari enfermé en Sibérie) ; qui peut lire *Anna Karénine* sans penser aux lettres de Tolstoï lui-même affirmant qu'il s'était lancé dans la composition de ce roman après avoir relu toute la prose de Pouchkine ? Et qui peut lire une pièce comme *Les Trois Sœurs* sans voir le rôle qu'y joue le prologue de *Rousslan et Lioudmila* ?

Si, donc, chacun en Russie, chaque écrivain, chaque courant, chaque époque, peut se retrouver dans Pouchkine, et ce, depuis quasiment deux cents ans, c'est que, par-delà ce qu'il est en lui-même, Pouchkine est un miroir en creux – il est le lieu de la reconnaissance de toute personne qui possède le russe comme langue maternelle.

Tchekhov fait remarquer que Pouchkine en Russie n'est pas seulement un poète, non, il est comme l'air qu'on respire. Macha se répète un poème qu'elle a appris dans son enfance, un poème qui lui rappelle le soleil de sa mère, le soleil de Moscou, et se rend compte, après le départ de Verchinine, qu'elle l'a oublié – et c'est là qu'elle devient presque folle.

De cela, aucune traduction ne peut rendre compte à elle seule. Qu'essayer de faire d'autre, pourtant, si l'on travaille à faire passer en français quelque chose de la culture russe ?

PROLOGUE

LE SIÈCLE ET LA MAISON

*Deux figures tutélaires :
Radichtchev, Karamzine*



Voltaire et Bonaparte, dessin de Pouchkine.

Le XIX^e siècle en Russie commence en 1790, par une catastrophe prémonitoire. Le *Voyage de Pétersbourg à Moscou* d'Alexandre Radichtchev est interdit, et son auteur, d'abord condamné à mort, est envoyé en forteresse en Sibérie, pour dix ans.

Ce livre se présente comme la description d'un voyage en poste, d'étape en étape, de la nouvelle capitale, Pétersbourg, jusqu'à la capitale historique, Moscou, et c'est un tableau sans pitié de la vie de la Russie, de sa misère, un réquisitoire contre le servage, contre toute la structure de la société. Le livre est, comme tout ce qui se publie en Russie, soumis à la censure, et autorisé – mais, par une aberration au demeurant très russe, le censeur ne l'a pas lu. Toujours est-il que Radichtchev, se sachant autorisé, et possédant une imprimerie, en a fait imprimer six cents exemplaires sans nom d'auteur – et, à titre d'essai, en a déposé vingt-cinq chez un libraire de Pétersbourg. – Ces vingt-cinq exemplaires suffisent à provoquer une rumeur immédiate, et l'un des exemplaires remonte jusqu'à l'impératrice, Catherine II, qui le lit et l'annote. Sa conclusion est claire : "L'auteur est un mutin pire que Pougatchov." – Après une enquête, cet auteur est retrouvé, il ne se cache d'ailleurs pas du tout ; il est arrêté : comprenant que la menace était réellement sérieuse, il avait eu le temps de brûler la majeure partie de son tirage. Interrogé pendant un mois à la forteresse Pierre-et-Paul, il est condamné à mort par décapitation – un cas sans précédent pour un écrivain. La peine est commuée en dix ans de forteresse à l'extrémité orientale de la Sibérie, au fort d'Ilimsk, à sept mille verstes de Pétersbourg. Le trajet en tant que tel dure un an... Rappelé de Sibérie à la mort de Catherine II, en 1796, Radichtchev ne peut rentrer à Pétersbourg qu'à la mort de Paul I^{er}, en 1801. Il est alors nommé à la commission des Lois que vient de créer le nouvel

empereur, Alexandre I^{er}, qui a laissé assassiner son monstre de père. C'est une très courte période d'euphorie. Le jeune tsar laisse espérer une ère nouvelle – des changements radicaux dans une société qui ne tient que par la violence et la terreur. Mais, très vite, les changements proposés par Radichtchev sont refusés, et, quand il essaie de protester, son protecteur, Vorontsov, lui fait comprendre qu'il ferait mieux de se tenir plus tranquille s'il ne veut pas retourner en Sibérie. Désespéré, il s'empoisonne et meurt le 12 septembre 1802.

Une édition de ses *Œuvres*, assurée par son fils, paraît de 1807 à 1811 – édition qui ne comporte pas le *Voyage*. Pourtant, très vite, il est tout simplement interdit de se référer à lui, de mentionner son nom. Il n'existe plus : l'interdit durera quasiment pendant tout le XIX^e siècle, et quand Pouchkine voudra lui consacrer un article, en 1836, l'article sera interdit également. Radichtchev est le premier écrivain effacé par la censure (le suivant sera Kondraty Ryléïev), et c'est aussi le premier, dans ses poèmes – des poèmes à la fois tragiques et pesants –, à protester au nom de la liberté de conscience ; à poser l'individu comme valeur première, dans un pays où jamais l'individu n'a été pris en compte. Là, encore, Pouchkine revendiquera son expérience : dans un brouillon de son "Monument", écrit en 1836, il écrira : "J'ai, à la suite de Radichtchev, chanté la liberté."

Si Radichtchev est la face tragique de ce début du XIX^e, Karamzine en est la face sereine. Dans la coexistence de ces deux hommes, de ces deux destins, deux questions s'élaborent, qui seront fondatrices pour Pouchkine, et donc pour toute la littérature russe : d'un côté, l'homme face à l'Histoire, de l'autre, l'homme dans la société, ou, pour mieux dire, l'homme dans son foyer.

Karamzine, contemporain et observateur, comme Radichtchev, de la Révolution française, auteur (c'est l'œuvre de sa vie) de la première *Histoire de l'Etat russe*, est le grand découvreur de l'homme ordinaire : face à l'Histoire, face à l'épopée, il affirme le droit du particulier, le droit qui devrait être inaliénable, d'une entité fondamentale dans toute la vie russe, le foyer, la Maison. En 1802, date à laquelle nous commençons

vraiment notre parcours, il est l’écrivain le plus célèbre, le plus respecté en Russie. Ses *Lettres d’un voyageur russe* qui décrivent son périple en Allemagne, en Suisse, en France et en Angleterre entre 1789 et 1790, ont été lues et commentées par tous. – En 1792, il a publié *La Pauvre Liza*, première grande nouvelle en langue russe, et l’influence du sentimentalisme qu’il impose en Russie durera au moins jusqu’à Dostoïevski.

Karamzine crée une revue littéraire, *Le Courrier de l’Europe*. Il y publie, dès 1802, ce manifeste qu’est son épître à son épouse, “A Emilie”. La même année, dans cette même revue, il publie la première traduction d’un tout jeune homme, Vassili Joukovski. Le romantisme russe commence là, par cette traduction de l’“Elégie dans un cimetière de campagne” de Thomas Gray.

En traduisant son élégie sur “La Mélancolie”, j’ai été surpris de voir la date à laquelle elle a été écrite – 1800 – alors que le poème didactique de Delille dont elle est extraite ne devait paraître qu’en 1806. C’est un petit détail, mais ce détail montre mieux qu’un long discours les liens qui unissent la France et la Russie. Delille n’a sans doute pas hésité à confier une copie de son manuscrit à l’écrivain russe, ou à la lui faire parvenir par des amis communs – et ils ne devaient pas en manquer. Le français est alors la langue de l’Europe, évidemment, et la littérature française n’était pas en Russie une littérature étrangère.

Alexandre Radichtchev

— Ami, pourquoi tes yeux sont-ils emplis de larmes,
Ton âme déchirée par ces vaines alarmes ?
Es-tu seul à souffrir ? Un tel qui semble gai
Vit-il en vérité dans un bonheur parfait ?
Il sait comme est menteur le sourire à ses lèvres,
Le serpent du remords le ronge dans sa fièvre...
Il peut bien être roi, il porte son enfer.

— Cela ne m'aide point ! Seul dans ces bois déserts,
Sans ami, sans enfants, je dois pleurer encore,
Entouré jour et nuit d'un pouvoir que j'abhorre.
Pourquoi prolongerais-je une lutte inutile ?

— Souviens-toi du passé, lorsqu'on t'aimait en ville :
Fêté par tes amis et tes concitoyens,
Dans un brouillard joyeux, tu voyais tout en bien.
Tu vivais de plaisirs, de fêtes, de poèmes :
Le destin, semblait-il, t'obéissait lui-même ;
Un seul de tes regards pouvait nous rendre heureux.

— Etait-ce le bonheur, cela ? Les envieux
Dans l'ombre n'attendaient que l'instant de ma chute ;
Mes amis pleins de fiel préparaient leurs disputes ;
Le fardeau des soucis n'augmentait que l'orgueil ;
Le méchant triomphait, le juste était en deuil ;
L'impartialité feinte des médisances
Cherchait à découvrir par maintes insolences
Quelque dessein honteux aux actes de vertu :
Au bienfait répondait ce sourire entendu
Qui ne montre qu'amour et ne trahit que haine.

— Et que fut ton soutien dans ces moments de peine ?

— La constance du cœur, la pureté de l'âme.

— Tes pleurs prématurés sont dignes d’une femme.
D’où vient ce désespoir qui s’empara de toi ;
Quoi, du cœur généreux tu ne suis plus les lois ?

— Je suis ce que je fus, mon âme est avec moi.

— Ton âme est inchangée, tes actes te soutiennent ?
Ne te plains plus. Celui dont la loi souveraine
Put façonner cette âme et te donner ce cœur
Peut bien te rappeler sur la voie du bonheur,
Et si tu dors en paix avec ta conscience,
Si ton passé n’est plus un surcroît de souffrance,
Comprends que ton épreuve aussi touche à sa fin.
C’est l’immuable loi de ce monde divin
Qui veut que pour renaître on plonge aux origines,
Que sur la terre tout reparte de ruines :
La vie mène à la mort, et la mort à la vie,
La rage du destin se doit d’être assouvie.
Regarde se lever cette aube rougeoyante,
L’astre du jour et ses cavales rayonnantes –
Du pays de la mort, des profondeurs troublées,
Il nous fait le présent d’un jour renouvelé...

— Mes songes de la nuit, je sens qu’ils se dissipent,
Oui, ce matin léger m’est un nouveau principe :
Mon corps s’est peu à peu lavé d’un songe noir
Et je sens que mon cœur a retrouvé l’espoir...

— Puisque la joie succède à l’absurde tristesse,
Fais donc que ton malheur soit source de liesse,
Que ton affliction s’efface d’ici-bas...
Courage, tiens toujours, je ne te laisse pas...

Années 1790¹

1. D’abord paru dans l’édition posthume des *Œuvres* en 1807, ce poème a été écrit pendant la déportation de Radichtchev en Sibérie après la publication et l’interdiction du *Voyage de Pétersbourg à Moscou*. Pouchkine s’est inspiré de cet écho stoïcien des *Tristes* dans son poème de 1821 “A Ovide” (cf. p. 143).

Piotr VIAZEMSKI

– Épître à Joukovski, 1813	56
– L’adieu au peignoir, 1817	90
– La cascade de Narva, 1825	232
– Les larmes, 1829	314
– J’ai survécu, 1837	438
– <i>La mort nous suit, la mort moissonne...</i> , 1840	471
– Le sentier, 1848	494

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique Actes Sud